

Barbier, Fethi Benslama, Patrick Chemla, Jean Cooren, Pascal Crété, Jean-Louis Giovanoni, Pierre Kammerer, Magali Latil, Émile Lumbroso, Sophie Mailhe, Faïka Medjahed, Simone Molina, Marie-France Negrel, Raymond Negrel, Françoise Nielsen, Virginie Périlhou, Benjamin Royer, Alexandra de Séguin, Nawal Souissi, Annie Topalov, Thérèse Zampaglione.

## Le sous-bois des insensés

Une traversée avec Jean Oury

*Film documentaire de Martine Deyres*

Les Films du Tambour de Soie, 2016

« Qui est-ce, le monsieur qui parle là ? », interpellait timidement une jeune professionnelle, aux premières images de ce documentaire, projeté à l'initiative d'une association de la FIAC. Témoigner dans l'actuel – selon toutes les modalités possibles – des mouvances de psychothérapies et pédagogies institutionnelles n'est pas vain, puisque le nom même de la chose, ses références majeures (politiques, psychanalytiques), les trajectoires de ses figures porteuses, son acteur le plus médiatisé sont en passe de devenir inconnus, innommés, inidentifiés. À la fois béance dans nos mémoires, notre historicité commune, et héritage séquestré, retranché, malgré sa luxuriance et d'où s'initie, pourtant et désormais, la transmission.

La vie quitta Jean Oury<sup>1</sup>, « le monsieur qui parle là », ou bien il quitta la vie, à 90 ans. L'enlacement singulier, au fil du montage des témoignages d'Oury et des captures d'images de La Borde, l'urgence et la force de l'ouvrage conservatoire de Martine Deyres nous offrent tant une poursuite du dialogue pour ceux qui eurent affaire à l'homme qu'une découverte intriguée et curieuse, pour l'ignorance ou l'innocence de générations bridées, voire quasi empêchées d'accès à ce corpus théorico-pratique dont ils sont les légitimes descendants et bénéficiaires.

L'homme fait don d'un chantier de jeunesse, d'un déjà-reçu en commun : « J'étais à Saint-Alban<sup>2</sup> avec Tosquelles<sup>3</sup> et toute cette bande-là<sup>4</sup> », et don de sa poursuite obstinée, obsédante, toujours collective<sup>5</sup> de la tâche initiée avec les « bizarres de la psychiatrie... au jour le jour, la nuit la nuit... soixante années à La Borde... Moi qui n'aimais pas la campagne j'ai été servi !<sup>6</sup> ».

La clinique de La Borde : une référence majeure pendant plus d'un demi-siècle pour les courants d'analyse institutionnelle de la psychiatrie française et étrangère. « La Borde ? Pas mal ! C'est un lieu de vie, pas de soins ici ? », hésitait un des personnages contrôleur des qualités du lieu, après avoir librement déambulé dans la clinique. Ou, dans la bouche d'un acolyte évaluateur ou accréditeur : « Votre hôpital de jour, c'est l'équivalent d'un service après vente ? » Ou l'affirmation monstrueuse : « Y a pas de transfert chez le psychotique. » Oury laissait libre cours à sa virulence : « Des salauds, des dangereux, ces psychanalystes, ces universitaires qui enseignent ça ! Si y a pas de transfert, c'est-à-dire de désir, on peut faire n'importe quoi de ces moins que rien : les laisser à l'abandon, les enfermer. » Sans cesse, de mille manières, il s'insurgeait, éthiquement agrippé à la « moindre des choses<sup>7</sup> », ce seuil en deçà duquel on abandonnerait le registre de l'humain.

L'indignation de Jean Oury – facette de son legs – va sourdre sans restriction aucune, à disposition de qui peut s'en saisir pour desserrer les nouages princeps des aliénations sociales et transcendantales : fouillis-trésor de concepts déversés de son intarissable corne d'abondance, dite « boîte à outils », à charge pour chacun, là où il opère, de percevoir ses nécessités propres et de refaçonner son outillage technique, intime et

collectif. Ainsi : « la précarité de la vie quotidienne » – faut oser ! – pour remédier à la banalité du mal, non pas la négligence ou la maltraitance des malades mentaux, mais « la permanente nécessité de... » ; éviter le rétablissement de clôtures, matérielles ou cliniques, de camps de concentration – faut oser ! « Veillance ou vigilance », insiste encore l'homme voûté, paupières alourdies, presque closes. Importations jamais taries de concepts raffinés, glanés aux champs de brillants philosophes, littérateurs, schizophrènes, psychiatres et autres soignants-soignés, ou montreurs de marionnettes, au fil de voyages, à l'appui d'œuvres d'art enchâssées en leur contexte. C'est un démonstratif, modeste et abstinent : ses interlocuteurs en tremblent, s'apercevant qu'Oury, chercheur et destructeur d'évidences, sourire en coin et œil malicieux, vient d'apprendre d'eux, discrètement... ce qu'ils ne savaient guère : « Il faut avoir des bonnes manières », assure l'écouteur impénitent, généreux, et tenant du diagnostic (étymologiquement : gnose commune) préalable au prendre soin. L'art de penser l'autre sur l'humus des mots de tout un chacun (en « constellations »), traités par la « distinctivité » synonyme de hiérarchisation. De la distinction à n'en plus finir : entre les rôles, statuts et fonctions, dans les subtilités de l'« ambiance », de « l'être-là », de la fonction d'accueil, ou encore du « semblant » lacanien, de ce qui élaborerait du sens et ferait lien social, quand l'insensé, lui, s'épuise à la recherche de l'origine du signifiant, et quand quelques mandatés-interprètes se glorifient au grand jeu de la signification.

Dire, surtout, la pierre angulaire de l'édifice matériel et discursif (ce sous-bois, cette « brande ») dans lequel déambule Jean Oury : « le club thérapeutique », soit le droit (pour les internés) de s'associer. Pratique des clubs qui, d'une part, ruine le distinguo

politiquement délétère soignés/soignants, ouvre accès pour chacun à la citoyenneté ordinaire, à ses instances et son exercice, et qui, d'autre part, traite, prend en compte des manifestations inconscientes « déplacées », c'est-à-dire là où elles prennent place en leurs déplacements.

Que s'est-il passé pour en arriver là, entre les gaies volontés désaliénistes de l'après-guerre et les détresses actuelles de la psychiatrie, dénoncées par Jean Oury ? Un chapitre essentiel à ouvrir, même si nous n'en n'avons pas le loisir ici. La métaphore de cette intrigue sera, à La Borde et à l'écran, l'épuisement du vieil homme-qui-parle s'acharnant littéralement à la tâche, soutenant de son expérience et de sa fatigue l'épreuve du dire, du dit, de l'entendu et de l'écoute, de l'acte. La multiplicité et la puissance de ses références théoriques forgent la réflexion, la décision, les pratiques dont elles s'inspirent et se réclament, et bluffent, désarment les critiques paresseuses, les qualifications malveillantes de « doux rêveurs utopistes que ceux de La Borde ».

Parmi les tours de force de Martine Deyres : sa complicité avec l'art associatif des discours du « monsieur qui-parle-là », art dans lequel Jean Oury passa maître. Complicité fuitant dans ses maîtrises à elle (et collaborateurs), celles des images, du cadrage, des sons et sonorités, du montage : des dehors vus du dedans ; des dedans vus du dehors ; pire : des captures d'images dans le reflet des fenêtres (omniprésentes). Discordances des fonds sonores d'avec leurs sources ou supports : le chant des oiseaux, des insectes, les mots de résidents invisibles, raisonneurs, hurleurs en crise, clamant leur malheur, ou bien en intense observation muette. Vacillement des perceptions – et de la raison – du spectateur troublé jusqu'au risque de désincarnation en « insensés du sous-bois » :

« C'est qui moi (la dame ou le monsieur) qui regarde ces silhouettes, entend ces phrases ? », manière de dire que ce documentaire appelle débat. Obligatoirement...

**MARIE-ODILE SUPLIGEAU**

Contact Martine Deyres :

Les films du Tambour de Soie. Tél. 04 91 33 35 75

#### Notes

1. Médecin psychiatre et psychanalyste, né le 5 mars 1924. Fondateur et directeur de la clinique psychiatrique de La Borde, Cour-Cheverny (41), de 1953 à sa mort le 15 mai 2014.

2. Hôpital psychiatrique de la Lozère.

3. François Tosquelles (1912-1994), psychiatre d'origine catalane, réfugié en France fuyant la guerre civile espagnole. Il impulsa, avec ses collègues de l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, des pratiques et réflexions qui fondèrent le devenir des mouvances dites (à compter de 1952) « psychothérapies institutionnelles ».

4. « Bande » dont rendent compte, pour partie, les publications en cours : *Actes du GTPSI* (éditions D'Une), ainsi que O. Apprill, *Une avant-garde psychiatrique. Le moment GTPSI (1960-1966)* (éditions Epel).

5. Parmi les très nombreuses personnes qui se trouvèrent liées à cette aventure labordienne, nommer, a minima, Félix Guattari.

6. Pour le passage de Saint-Alban à La Borde, voir F. Pulliero, « L'inconnu ou le piano », *Institutions*, hors-série Jean Oury, numéro spécial mars 2016, p. 15.

7. Une des formules par laquelle Oury se plaisait à qualifier la psychothérapie institutionnelle. Et titre d'un documentaire – remarqué – réalisé en 1996 par Nicolas Philibert sur la fête annuelle de la clinique de La Borde.

## L'universel fondement de l'humanisme

Pour une éthique de la dignité humaine et de la singularité universelle

Hamdou Rabby Sy

Éditions L'Harmattan,

coll. « Ouverture philosophique », 2016

Un formateur d'école d'éducateurs CEMÉA publie (après deux ouvrages hégéliens) ce

livre au titre complexe si ce n'est prometteur, qui peut forcer le respect de ses auditeurs habituels ou occasionnels. Cela pourrait être le titre d'une conférence d'un soir où Arte se piquerait d'être distrayant, m'évoquant dans un vieux livre de Boris Vian une causerie genre « Jean-Sol Partre est-il d'un nouvel humanisme ? ». Il y a donc un ou des conférenciers relativement jeunes pour prendre la relève, citer Rousseau, Ricoeur, Butler et Derrida entre autres pour méditer sans médire. Ce n'est pas l'humanité qui se fête, peut-être une inspiration pour l'humanitaire ou des humanoïdes associés en bandes formant des dessins, et de l'unis-vers-elle après l'unis-vers-Cythère dans un idéalisme. Avec en ouverture des phrases désolées de la mauvaise tournure des choses et des gens, des évocations sur l'intolérance, le regret des progrès de la bêtise, l'obscurantisme du rejet et de l'arbitraire.

On passera de l'humanité, monde extérieur des vivants depuis les sociétés primitives, à un monde intérieur pour mieux penser le vivre ensemble dans l'éthique du respect de la dignité humaine, du monde des idées, essentiellement par des considérations sur des textes et des thèses, des lignées de pensées, sans s'ancrer sur des faits historiques ou sociologiques, ou des études. Il y a là une source de citation de jolies phrases pour ces mêmes étudiants s'ils l'empruntent en bibliothèque, en prenant le risque de « la solitude de l'ipséité » : « En effet, l'humanité ne se concrétise que comme idéal, dont la constitution doctrinaire est l'humanisme » (p. 181)... « Il est indiscutable que le principe éthique de l'humanisme, qu'il soit classique, moderne ou postmoderne, consiste à ériger l'humanité en référentiel radical et non négociable, afin que la commune humanité soit le fondement de l'appartenance à